

Une saison à Bellevue

« Rien ne m'étonne et tout me surprend »

Edouard Manet à Isabelle Lemonnier, été 1880

Cette année 1880 Édouard Manet a quarante-huit ans, les scandales soulevés durant la décennie 1860 par *Le Déjeuner sur l'herbe* et *l'Olympia* sont déjà lointains, bien qu'ils aient pour toujours attaché son nom aux assauts révolutionnaires d'un art tourné vers la réalité immédiate contre les visions historiques et mythologiques enseignées à l'École des beaux-arts. Malgré les multiples rendez-vous manqués avec le jury du Salon, la critique et le public, la « peinture claire » s'impose d'année en année : le compagnonnage taquin d'Edgar Degas, l'amitié d'artistes plus jeunes comme Auguste Renoir et Claude Monet, le soutien fidèle d'un écrivain comme Émile Zola ou nouveau venu tel celui de Joris-Karl Huysmans, tout indique que la reconnaissance viendra un jour prochain à l'art moderne. Édouard Manet en est le héros. Au Salon de 1879 il a exposé *En Bateau* et *Dans la Serre*. Albert Wolff, le critique du conservateur *Figaro* utilise une image du monde du labeur, bien dans l'esprit du siècle de l'industrie, pour admettre enfin : « Il est incontestable que Manet a une influence considérable sur son temps. C'est lui qui a donné le coup de pioche à la routine ; il a montré du doigt la voie à suivre ; il a indiqué le chemin de la nature aux artistes de son temps. »

Cet été 1880, pourtant, une ombre se profile et non des moindres : celle de la maladie et de la mort qui surviendra trois ans plus tard. En 1879 Manet a déjà suivi un traitement hydrothérapique dans un établissement spécialisé de Bellevue, près de Meudon. Son mal, une ataxie, conséquence d'une ancienne contamination syphilitique, entrave de plus en plus ses mouvements, sans qu'il ne s'avoue tout à fait la gravité de son état. Sur les conseils du docteur Siredey il se résout à suivre un nouveau traitement à Bellevue, plus long que l'année précédente. C'est pourquoi il loue à la chanteuse Émilie Ambre, rencontrée l'année précédente, une maison au 41, rue des Gardes, et s'y installe à la fin de juin avec sa famille. Les jours d'été se succèdent, faits de séances de douche et de massages, de promenades et de rares visites. Sa femme Suzanne lui joue de la musique au piano. Son fils Léon tente de le distraire. Lui-même travaille au portrait d'Émilie Ambre. Mais, pour ce fanatique des boulevards, des cafés et de la conversation, l'isolement de la campagne est une torture. Il s'en plaint à son amie Méry Laurent : « Pour être en pénitence, ma chère Méry, j'y suis, et comme je n'y ai jamais été de ma vie. » Du creux de cette vacance forcée, Manet dessine, à l'encre, à l'aquarelle, écrit aux absents et surtout aux absentes. Sur la quarantaine de lettres envoyées durant ce séjour, près de vingt le sont à Isabelle Lemonnier, fille d'un grand joaillier de la place Vendôme, belle-sœur de l'éditeur Georges Charpentier et modèle préféré des dernières années. Très liés au milieu des arts, les Charpentier ont fondé la revue *La Vie moderne* dont les locaux servent de galerie d'exposition et ont accueilli, ce printemps 1880, des œuvres de Manet. Autre destinataire, Madame Jules Guillemet, propriétaire avec son mari d'un magasin de mode du faubourg Saint-Honoré, l'attire par sa franche élégance énergique et mutine. À cette époque, il avait fréquenté assidûment le couple Guillemet qui avait posé pour le tableau *Dans la Serre*. L'artiste correspond aussi avec Marguerite, la jeune sœur de Madame Guillemet. Une relation plus profonde et partagée, faite de tendresse et d'attention amicale, le lie à Méry Laurent, brillante courtisane entourée de poètes et d'artistes, aimée de Stéphane Mallarmé,

futur modèle de Marcel Proust pour donner corps et âme au personnage d'Odette dans *À La Recherche du temps perdu*. Manet s'adresse également à ses amis : Henri Guérard, graveur et assistant du peintre dans les années 1870, qui épousa son élève, la peintre Eva Gonzalès, ou Félix Bracquemond, également graveur et spécialiste de l'eau-forte. Théodore Duret, rencontré à Madrid durant son voyage en Espagne de 1865, avait été peint par lui dans un célèbre portrait hispanisant et était devenu le défenseur militant des impressionnistes. Le florilège de lettres ici rassemblées dessine ainsi une part de la société que Manet fréquente à cette époque, quotidiennement ou presque, quand il est à Paris, et qui occupe ses pensées à Bellevue.

Manet écrivait peu. Lisait peu. Il fallait l'immobilité forcée d'une cure de santé pour le contraindre à ouvrir un roman et à remplacer la conversation par le courrier. De fait, ses lettres ne s'embarrassent d'aucune recherche d'écriture. Les mots jaillissent spontanément suivant une graphie irrégulière, s'enchaînent les uns aux autres sans respecter les césures ni l'accentuation. Ils vont vite, à fleur de pensée, passent du coq-à-l'âne, comme dans un échange verbal amical et badin. Aussi appellent-ils une réponse immédiate qui, absente, fait plus cruellement sentir sa solitude. Ce rythme rapide de la phrase équivaut dans l'ordre visuel à un bref croquis, sans possibilité de retour, en parfaite conformité avec le style qu'il revendiquait sur la toile mais qu'il pratiquait aussi dans la vie : « La concision en art, est une nécessité et une élégance. L'homme concis fait réfléchir ; l'homme verbeux ennuie. » Peu écrivain, Manet est tout entier homme d'images, initiateur de la culture visuelle moderne, nourrie de la fluidité du spectacle de la rue, à l'opposé de la culture fondée sur la connaissance livresque, historique et mythologique. Édouard Manet en ancêtre d'Andy Warhol déclarant : « Je ne lis jamais. Je regarde seulement les images. » Manet en mouvement, Manet en flâneur, cette figure de la modernité disponible et prompt à saisir du regard le détail révélateur dans le vif du réel, momentanément immobilisé à Bellevue et dont les lettres sont autant d'instantanés pétrifiés. On sait que Proust emprunta à Édouard Manet pour façonner Elstir, le personnage du peintre de la *Recherche*. Or, pour évoquer l'œuvre de son artiste de fiction, Proust nous invite à percevoir des « moments », à recréer la saveur de temps vécus, plutôt que de visionner des « sujets » : « Les rares moments où l'on voit la nature poétiquement, c'était de ceux-là qu'étaient faite la peinture d'Elstir. » De même que la question du temps habite la peinture de Manet, en quête d'une suspension de l'instant dans la durée, les lettres de Bellevue, dessins et textes mêlés, offrent autant de ces « moments poétiques » suspendus. L'éloignement de la vie parisienne, et surtout la maladie qu'elles conjurent par leur légèreté feinte, les rendent plus intenses encore. Confirmation de cet affrontement au temps qui passe, Manet entreprendra, au cours de l'année suivante, une série restée inachevée sur le thème classique des quatre saisons, qui devait réunir quatre portraits féminins et dont seuls ont été réalisés ceux de l'actrice Jeanne Demarsy en *Printemps* et de Méry Laurent en *Automne*. Le temps qui passe. Ses amis impressionnistes tentaient d'en saisir la qualité en plein air. Lui-même les avait accompagnés « sur le motif », notamment Claude Monet à Argenteuil en 1874. Son séjour à Bellevue le ramène au cœur de la nature domestiquée d'un jardin de villa en banlieue. Là, il égrène les croquis, prépare des feuilles à l'aquarelle qu'il utilise ensuite comme papier à lettre, l'écriture venant s'immiscer, se poser sur les motifs ou s'entremêler à eux. Pris ensemble, ces dessins paraissent paraphraser Paul Verlaine, *Voici des fleurs, des feuilles, des fruits et puis des femmes*, et sont autant de modestes cadeaux envoyés aux amis : la saison s'écoule, voici des pêches, des prunes, des amandes et puis des pommes. Quintessences de natures mortes en écho aux tableaux de la même époque, ici un melon, là une poire, seule ou en corbeille, ainsi que la fameuse botte d'asperges à laquelle le peintre ajouta un exemplaire esseulé à l'adresse de son commanditaire. Saisis dans la rapidité de l'instant, vanités miniatures, elles sont autant de petites victoires contre le temps et ses menaces. Les fleurs adressées aux dames sont aussi un écho aux tableaux de fleurs de 1860, encore pris dans les tons de terre des débuts, mais annoncent les éclatants bouquets de lilas, de roses et d'œillets aux extraordinaires réseaux végétaux pris dans les transparences d'eau et de verre de la fin : l'œuvre tout entier de Manet se serait ouvert sur le thème fragile de la fleur pour se déployer dans les chefs d'œuvre que l'on sait et se refermer quelque vingt ans plus tard

sur cette même célébration de la beauté végétale, colorée et éphémère... Autour des fleurs adressées de Bellevue, roses, liserons, marguerites ou gueules de loup, gravite avec humour un bestiaire intéressé, insecte butineur ici ou patient matou là. La saison s'avance. Voici que se prépare la fête du 14 juillet instituée en fête nationale cette année 1880. Républicain, Manet s'en réjouit. Sur une lettre à Isabelle Lemonnier on lit « Vive l'amnistie », mention qui fait allusion au retour des anciens communards. Peut-être contient-elle, cette note, la « première pensée » du tableau *L'Évasion de Rochefort*, scène historique montrant le journaliste révolutionnaire Henri Rochefort s'évadant en barque du bagne de Nouvelle-Calédonie. Rochefort venait de rentrer en France et le tableau occupera Manet dès son retour à Paris en novembre. Pour l'heure, sa correspondance fait surtout entendre les bruits de la fête au loin, lui-même en étant exclu. Les drapeaux et les lampions qu'il dessine expriment le regret. Très vite il apparaît que la belle Isabelle ne répondra pas. Pourtant, selon le témoignage de ses proches, en ces temps de maladie, seule l'arrivée d'une femme pouvait lui rendre tout son éclat. Pour tous ces visages de femmes absents et les toilettes qui les accompagnent, le dessin auréolé de quelques mots tient lieu de convocation magique. Voici Isabelle bien sûr, son portrait « fait de chic », c'est-à-dire de mémoire, avive le manque du « modèle vivant », la voici de nouveau, s'adonnant aux plaisirs des bains, plongeant à Luc-sur-Mer sur la côte Normande, ou en élégante, serrant négligemment une ombrelle contre son dos, ou encore fièrement coiffée d'un chapeau à brides. Différentes pièces de toilette féminine parsèment ces lettres, rappelant l'attrait de Manet pour la mode, cet autre système de scansion du temps qui passe, partagé avec son ami Charles Baudelaire. D'origine américaine, Madame Guillemet est l'une de ces beautés modernes, porteuse d'invention vestimentaire et d'élégance corporelle. À la faveur d'une visite à Bellevue ou « de chic », le regard de Manet saisit l'attractive construction plastique de ses escarpins, boutons, bas noirs, plis de la robe et ondulation des dessous, en une séquence de croquis qui tente d'en fixer le mouvement. Cette succession de dessins rencontre à distance cette « épiphanie » du poète James Joyce, selon l'appellation donnée par ce dernier à ses propres trouées poétiques dans l'épaisseur du temps : « Jupe retroussée par un écart du genou ; blanc ourlet ajouré d'une combinaison qui indument se relève ; trame, épousant la jambe, d'un bas. » Chapeau à fleurs, corsage au satin froissé laissé par le modèle après la séance de pose pour que le peintre continue à travailler, c'est-à-dire à perpétuer la présence de la femme jusque dans son absence, fruit mûr, amandes jumelles qui annihilent la séparation, temps de la fête populaire, pétales de fleurs, tout le « surprend » de ce qui vit alentour et qu'il perpétue à la pointe de son pinceau que rien n' « étonne ». La devise que l'éditeur Poulet-Malassis avait forgée pour son ex-libris, « Manet et manebit », un jeu de mots en latin signifiant « Il reste et restera », plaçait Edouard Manet devant le temps long de la postérité. Ses lettres font toucher du regard l'acuité avec laquelle il se saisit de l'instant qui passe, le temps d'une saison à Bellevue.